

# Les ateliers d'écriture : mots singuliers sur maux sociaux

**Laurent Patry**

**L**es ateliers d'écriture peuvent et devraient être un levier d'émancipation privilégié dans la gamme des répertoires d'actions libertaires. Tel est mon sentiment aujourd'hui que je n'anime plus d'ateliers d'écriture. Et c'est ce dont j'aimerais ici persuader les anarchistes... et ceux qui le sont moins !

Je n'ai en effet jamais autant ressenti l'utilité sociale de mon militantisme qu'à ces moments humainement probants où il me fallait être à la fois « à l'écoute » (sensible à la « musique » de chacun, mais soucieux aussi de faire durablement tenir ensemble le groupe) et, quelque part, comme porteur d'une « bonne nouvelle » non pas à imposer dogmatiquement, mais à partager : l'idée qu'il allait se passer quelque chose ici (dans l'atelier) qui, parce qu'il dénote sur bien des points de l'apathie ambiante, de l'ennui, et de la morne répétitivité des formatages sociaux, pourrait bien être reconduit ou reproduit à l'extérieur de l'atelier : à la maison, dans le quartier, dans la société.

Et ce quelque chose qui (se) passe, c'est l'éthique même de l'atelier ! Celle qui permet de donner un nom à la résignation, à l'échec, à la colère, et partant de recouvrer une dignité mise à mal. C'est d'ailleurs toujours le pari que nous faisons confusément lorsque c'est à une posture militante libertaire que l'on doit d'être capable de ne pas perdre de vue l'horizon émancipateur de l'atelier.

### Contre l'école : l'atelier comme dispositif de ressaisie biographique

Avant d'exposer les bienfaits émancipateurs du travail d'écriture lui-même, on insistera d'abord sur l'importance de dire en quoi l'atelier est d'abord le lieu d'une rencontre entre la démarche de l'enfant qui s'y présente et désire y participer (et prendre éventuellement un rendez-

vous régulier avec cette pratique réflexive, donc risquée) et l'accueil qu'entend lui réserver l'animateur, dont la personnalité importe sans doute au moins autant que sa « valeur didactique ou pédagogique<sup>1</sup> » (si, du reste, il existe de tels canons pour qui ne situe pas dans le cadre normatif de l'école !) ou l'efficace *sui generis* de sa méthode ou l'intérêt des exercices d'écriture qu'il propose.

Il faut dire que cette rencontre, et donc aussi le lieu où elle se fait, prend immédiatement place dans un dispositif en soi doté de certaines qualités qui vont à contrario du système scolaire. Il y a d'abord le petit nombre de participants (rarement plus d'une dizaine) qui permet une attention individualisée (l'idéal de la pédagogie différenciée trouvant peut-être ici un déploiement optimal et concret), dont Bakounine avait déjà pressenti l'importance :

« Pour être parfaite, l'éducation devrait être beaucoup plus individualisée qu'elle ne l'est aujourd'hui, individualisée dans le sens de la liberté et uniquement par respect de la liberté, même dans les enfants. Elle devrait avoir pour objet non la dressure du caractère, de l'esprit et du cœur, mais leur réveil à une activité indépendante et libre, et ne poursuivre d'autre but que la création de la liberté, ni d'autre culte ou plutôt d'autre morale, d'autre objet de respect. [...] Une telle éducation, répartie largement à tout le monde, aux femmes comme aux hommes, dans des conditions écono-

miques et sociales fondées sur la stricte justice, ferait évanouir bien de soi-disant différences naturelles<sup>2</sup>. »

Une autre qualité du dispositif atelier, c'est qu'il intervient « hors temps scolaire », sur un créneau traditionnellement réservé aux loisirs (d'où la décharge d'énergies qui s'y produit parfois, et qu'il n'est pas toujours évident de canaliser), donc sur un temps libre. Je pense que les enfants ont tout à fait conscience, ou à tout le moins sentent-ils, que le caractère non obligatoire de l'atelier, le fait aussi qu'il n'y ait pas de notes, ni encore d'obligation d'exposer ses performances au jugement de ses parents, constituent déjà en soi une bonne entrée en matière pour l'écriture à venir. À l'animateur d'expliquer, dès les premières séances mais également tout au long de l'année sous forme de rappels, « l'esprit du lieu » et en quoi chacun sera invité à partager des valeurs que l'école, la famille, le groupe de copains/copines ou bien la télévision ne promeuvent pas toujours.

À ce propos, Patrick Laupin va loin dans la dénonciation du régime scolaire quand « l'école [...] charrie une foule de scories conformes, des effets d'opinion, de mensonges qui sont le contraire d'une expérience subjective réelle<sup>3</sup> ». C'est cette expérience subjective qu'il s'agit de valoriser en ateliers, puisque ailleurs elle est niée et reniée ou se voit imposer d'autres formes ou d'autres injonctions, si prégnantes et intériorisées que certains enfants s'étonnaient de mon intime conviction : en l'espèce, que je puisse considérer que ce qu'ils avaient à dire valait la peine d'être écrit. Trop habitués à ce qu'on canalise leur subjectivité vers des types d'acquisition standardisés, ils ne pensent pas ou n'osent pas user de cette liberté d'affirmation de soi que procure l'écriture en atelier. Cependant, Patrick Laupin sait bien, pour avoir animé pendant plus de trente ans des ateliers

1. Souvent, les enfants et moi-même avons eu beaucoup de profit personnel et collectif à fabriquer des cadavres exquis, pourtant considérés comme la tarte à la crème des exercices du genre !

2. Michel Bakounine. *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*, cit. in *Écrits libertaires*. Pantin, Éditions Le temps des cerises, 1997, p. 76-77.

3. Patrick Laupin. *Le courage des oiseaux. Une expérience d'écriture et de lecture avec des enfants en échec scolaire. Étude et poèmes*. Lyon, Le Bel Aujourd'hui Éditions, 1998, p. 21.



de parole, d'expression et/ou d'écriture, que

«dès qu'on les autorise à ce jeu de dériver, d'associer, lire ailleurs, et copier, trouver son rythme en prenant appui sur l'effet produit par d'autres écritures, les enfants trouvent leur allure de liberté, se sentent désenfermés, trouvent une 'base de sécurité' de leur 'corps dans la nature, de leur être de langage dans la société' (Françoise Dolto)»<sup>4</sup>.

Je les poussais donc à parler d'eux, par le détour du conte notamment.

L'atelier d'écriture n'est pas seulement, parfois loin s'en faut, l'endroit d'où sortent des «productions d'écrits» quelle qu'en soit par ailleurs la valeur littéraire intrinsèque. C'est d'abord un lieu d'expression et de valorisation de soi, et qui présente comme particularité – et peut-être même son moyen et son efficace propres – de se situer d'un point de vue social à contre-courant de ce que l'on attend d'ordinaire de ses enfants : *maîtriser la langue au lieu de la pratiquer* (P. Laupin). De son côté, Thierry Maricourt reconnaît que les ateliers «prennent parfois plus l'allure d'ateliers de parole, d'expression, que d'ateliers d'écriture *stricto sensu*». Ce qui dit bien à quel point les participants ne fréquentent

pas l'atelier pour devenir écrivains, mais cherchent à l'intérieur de l'atelier, et par l'écriture, *leurs* mots.

Savoir écrire c'est d'abord, notamment pour une institution comme l'Éducation nationale, permettre à l'enfant d'acquérir la connaissance des codes langagiers constitués. Hors de cette acquisition à des fins utilitaires, il semblerait qu'il n'y ait point de salut : ces codes langagiers sont présentés et enseignés comme étant les plus légitimes, et c'est plus ou moins implicitement à ceux et celles qui les «posséderont» le mieux que reviendront les honneurs, et les promesses de transformation de ce capital linguistique en capitaux symboliques, économiques et sociaux<sup>5</sup>.

Ainsi naît et se reproduit l'échec scolaire, dont le nerf principal réside assez sûrement, et au moins, dans le rapport problématique ou angoissé à la langue et à l'écriture. Et au-delà, dans la place que socialement ces enfants n'osent pas prendre, ou qu'un système social les empêche de prendre. Dans la peur de ne pas pouvoir/savoir s'exprimer dans la «bonne» langue, soit la langue dominante, constituée à la fois comme prérequis et comme attestation de ce qui a et/ou exprime de la valeur sociale. Que faire alors de ces gamins qui, pour reprendre la distinction qu'opère Basile Bernstein entre «codes restreints» et «codes élaborés», sont du mauvais côté du Code, ou à côté, ou peut-être même pour certains dans le refus ?

C'est précisément ces enfants et pré-adolescents que nous avons rencontrés et pour quelques-uns suivis pendant trois ans à travers le *Petit atelier d'écriture du Mercredi* que j'ai eu le plaisir d'animer à Meyzieu, dans la banlieue Est de Lyon.

4. *Ibid.*, p. 41.

5. Lire à ce propos Basil Bernstein, *Langage et classes sociales*, Paris, Minuit, 1980.

### Un atelier pour devenir « sujet de sa langue »...

Il y a tout un appareil nosographique pour qualifier ces enfants en proie au refus du code constitué : ils sont bien tous un peu « caractériels, délinquants, abandonniques », soit autant de termes propres d'emblée à « enfermer le sujet dans le négatif d'un destin »<sup>6</sup>. La pauvre terminologie de la classe politique, ou celle encore des journalistes qui la ressassent, la corroborent et la font exister dans l'esprit du quidam, abonde elle aussi dans le même sens : « sauvages » ! Là, un point culminant est atteint : celui du déni d'humanité, qui évince le « jeune » de toute culture et donc de tout projet, le « sauvage » étant précisément celui qui est du côté de la nature, de l'instinct et comme plongé dans l'éternité de sa situation présente. Et qu'il faut bien sûr éduquer, en entendant le terme dans son acception civilisatrice, correctrice, punitive ou exclusive de toute autre acception. C'est bien peu ou prou à ce type d'enfants que j'ai eu affaire, des enfants exclus, dominés, qui ponctuent leurs phrases d'onomatopées ou de tics de bouche, qui rient d'avance au nez de toute écriture, pour ce qu'elle leur rappelle, disons-le clairement, « leur » échec scolaire et son cortège de déconvenues et d'humiliations sociales répétées.

C'est donc loin de la performance, de la note ou du bon point que se situe l'espace de l'atelier d'écriture, pour peu qu'on veuille bien partager l'idée, joyeusement polémique à travers ces lignes, qu'il ne saurait y avoir de bon atelier... que libertaire ! L'épithète n'est pas convoquée par les deux auteurs avec lesquels cet article dialogue jusqu'ici,

6. Laupin, *op. cit.*, p. 39.

7. Laupin, *op. cit.*, p. 48.

Thierry Maricourt et Patrick Laupin, mais la plupart des présentes considérations dessinent un espace problématique dans lequel l'anarchisme peut et doit retrouver ses petits. Qu'il nous suffise d'en citer à ce stade quelques-uns des maîtres mots : émancipation, critique de l'institution scolaire, problématisation des évidences culturelles et symboliques dominantes, défiance à l'égard des notions de performance, de résultats (chiffrés ou colorés), sensibilité à la souffrance (indissolublement psychique et sociale) ainsi qu'à la lutte symbolique et politique contre cette souffrance, réhabilitation du cas personnel contre le genre et le catégoriel qui stigmatisent, etc. Et il y a peut-être enfin un mot (d'ordre quasi programmatique et politique) dans lequel toutes ces luttes pourraient bien trouver à se coordonner, ou qui en tout cas suppose ces luttes et permet d'en rendre compte, c'est la biographie.

« Devenir sujet de la langue (que ce soit la langue qui crée cet effet) si l'on s'y prête et qu'en retour l'acte d'écrire signe un effet de biographie. Tel est le sens de cette démarche. [...] C'est pour l'enfant 'connaître' à son tour qu'entrant dans l'éprouver du langage il devient un dialogue; et cet effet est désaliénant car il inclut le rapport à l'autre; devenir sujet de la langue marque ce moment d'émergence du désir du sujet<sup>7</sup>. »

Car une chose semble sûre : celles et ceux qui sont venus à l'atelier faire leur bout de chemin avec moi ressentait de manière plus impérieuse que les autres le besoin ou la nécessité de se raconter, de faire état d'un malaise certain, et qui de plus leur était commun; qu'ils pressentaient déjà puisque vivant ces difficultés dans leur chair, et qu'ils sont venus écrire. Bien sûr, ils étaient bel et bien attirés par l'aspect ludique de la formule et par l'idée qu'on peut écrire pour le plaisir, par curiosité ou « en vue

de rien» comme dirait Mallarmé, c'est-à-dire sans retombée immédiatement visible ou quantifiable. Mais il s'est avéré rapidement que cette prime candeur côtoyait – et cachait mal – d'autres attentes, plus sérieuses, plus graves, qu'il est parfois terrible de lire sur leur visage... Aussi nous ne pouvons que nous reconnaître dans ces propos de Thierry Maricourt :

«Vecteur déterminant, l'écriture est utilisée ici non comme un but en soi [...] mais comme un outil de reconnaissance (tant aux yeux des autres, qu'aux yeux de soi-même) et donc, en quelque sorte, de réhabilitation de sa propre vie<sup>8</sup>.»

### De la disqualification scolaire à la reprise de confiance

Tentons, avec Thierry Maricourt, de décrire quelques-unes des «potentialités de l'atelier d'écriture», lesquelles constituent un réel pendant aux normes et aux pratiques de l'instruction scolaire classique, et donc le lieu d'une expérimentation sociale à contre-courant : exprimer ce que l'on n'exprime jamais, acquérir une confiance en soi par l'écriture, une «dignité, qui est l'une des principales résultantes des ateliers réussis<sup>9</sup>». Tout ceci s'acquiert sur la durée, car il faut du temps pour déconstruire les valeurs de compétition, de reconnaissance sociale par l'argent, que le capitalisme impose partout et auquel participe déjà le système de concurrence entre les élèves et de sanctions/rétributions à l'œuvre en classe. Pour beaucoup, la barre est trop haute, elle finit même par n'avoir plus de sens et sa valeur est au final refusée :

«Ils ont honte de n'être pas à la hauteur. Les médias, et notamment la télévision, exposent en veux-tu en voilà des expériences à l'opposé des leurs. C'est celui qui côtoie les soi-disant grands de

ce monde qui est mis en vedette, non celui qui n'a pour voisin que des individus comme vous et moi. [...] C'est l'argent que rapporte une chanson qui est encensé, non le patient travail de rédaction d'un poème. C'est la "chance" qui est valorisée, non le labeur, non la ténacité. Il y a une hiérarchie des exploits et bien des individus ne sont pas admis à concourir<sup>10</sup>.»

Là où il y a disqualification scolaire et sociale, l'atelier requalifie, via l'animateur qui se porte garant que de telles valeurs n'auront pas cours ici, ni donc les horizons d'attente stéréotypés, les buts inaccessibles et au final démobilisateurs que ces enfants s'échinent à vouloir atteindre en singeant la vacuité et la bêtise de ces *winners* de tous poils : «qu'une pratique ne charrie plus la conformisation, c'est déjà ne plus les abêtir ; ils se trouvent alors impliqués dans la responsabilité d'être dans le champ de l'homme<sup>11</sup>».

L'atelier serait presque par définition un lieu où l'échec n'est pas possible, puisqu'il n'y a rien à gagner, mais «seulement» soi à reconquérir. Qu'ils comprennent et se persuadent lentement qu'on n'échoue jamais à tenter de se dire «soi autrement», de la manière la plus autonome possible ; et là, les petits coups de pouce, les encouragements et l'affection que leur témoigne l'animateur n'entravent en rien cette autonomie, mais patiemment l'accompagnent.

En somme, l'atelier se présente comme un cadre et un projet à leur échelle, de proximité qui plus est. Il est à leur mesure, au sens où un Protagoras écrivait que «l'homme est la mesure de toute chose», parce que l'animateur, s'il

8. Thierry Maricourt. *Ateliers d'écriture : un outil, une arme*. L'Harmattan et Licorne, 2003, p. 53.

9. Maricourt, *op. cit.*, p. 59.

10. *Ibid.*, p. 52.

11. Laupin, *op. cit.*, p. 41.

aime la langue et a exploré plus loin qu'eux ses possibilités, vient moins à l'atelier harnaché d'un savoir qui pourrait les interdire, qu'avec le désir de voir les matériaux de ces existences subjectives prendre forme dans la poésie, le conte ou le scénario de court-métrage.

On le veut, et c'est ce en quoi l'atelier d'écriture est une stratégie militante de long terme: responsabilisant (on peut ne pas s'y rendre), valorisant (comment s'estimer soi, si l'on n'a pas fait au préalable le détour constructif de se connaître à travers ses propres mots, puis choisi de les rendre publics – le public de l'atelier), et pour tout dire «anxiolytique» car il permet de dédramatiser un rapport lacunaire ou désajusté à l'écrit. La réussite de l'atelier se mesure alors moins à sa capacité de conduire l'enfant de l'échec à la réussite scolaire, qu'à son art de fuir les prescriptions institutionnelles et de leur

opposer la créativité, l'inventivité et l'inédit (singuralisant, personnel) de l'imaginaire par lesquels l'enfant, d'«objet parlé» se commue en «sujet parlant».

### Quand ils savent qu'ils peuvent écrire librement, de quoi parlent les enfants ?

Les tout premiers ateliers furent troublants: ils commençaient toujours par un exercice ouvert de parole ou d'expression personnelle. À relater cette expérience, je me dis que j'aurais pu l'appeler «*Je ne peux pas commencer l'atelier d'écriture d'aujourd'hui sans...*», chacun déclinant alors, au moyen d'un verbe de préférence, qu'en effet il ne commencera pas l'atelier d'aujourd'hui: sans dire (ou se dire) que..., sans se demander si..., sans s'indigner de, sans s'imaginer ou rêver à...

Je cherchais à savoir ce qui fut pour eux, dans leur journée ou leur semaine passée, facteurs d'émotions, d'étonnements, d'indignation, de honte: personnel ou pas, réel ou fictif. Ou encore quelles histoires entendues les avaient marqués. Je notais alors leurs réponses et les classais ensuite par thèmes. Je m'aperçus qu'ils désiraient parler... de vie et de mort, de liberté et de prison, de la richesse et de la pauvreté.

Stupéfait et assez mal à l'aise devant le sombre et angoissant tableau de leurs réponses, j'intercalais dans ces séries deux nouvelles séries thématiques: le jour/la nuit d'une part, et d'autre part le corps comme métaphore de la ville (en l'occurrence celle où ils habitent: Meyzieu). J'imaginai ce faisant que ces deux nouvelles séries permettraient de décaler l'imaginaire vers un thème en apparence plus neutre, de sorte que le terrible diagnostic sociologique des enfants n'étouffe pas leurs rêves, les évasions imaginaires qu'ils pourraient

Folfer, La petite écolière



fomentier, ni non plus le plaisir d'écrire sur un thème détaché de l'immanence sociale, histoire de s'aérer le cerveau. Pour le coup, c'est moi qui rêvais... et l'effet boomerang ne se fit pas attendre. Cela donna une mixture étonnante des différents thèmes, donc les leurs plus les miens, d'où il ressort de manière manifeste («Et heureusement!» s'exclame en moi le libertaire content) que ce sont les leurs qui ont prévalu<sup>12</sup>.

*La richesse est en moi  
et tend la main pour mendier  
...  
La richesse du cœur bat,  
la pauvreté m'énerve  
...  
dans le cœur de Meyzieu  
il y a une blessure qui dure  
comme du béton  
...  
entre les oreilles de Meyzieu  
circulent de mauvaises paroles  
qui s'envolent  
au-dessus du Lac d'Emprunt  
loin des paraboles, de la pollution  
et qui ne reviennent pas  
...  
le riche a une belle voiture  
le riche est tout permis  
...  
entre les mains de Meyzieu  
il y a une part de mon destin  
qui s'évade naturellement*

Et un dernier, en forme (anarchiste?) de ravalement de façade et comme émergeant du bitume sinistre, il est signé Fehrat, douze ans et demi à l'époque des faits :

*sur le ventre de Meyzieu  
il y a un tatouage d'immeubles  
  
qu'il faudra bientôt effacer  
et remplacer par une peau neuve*

L'ensemble pourrait se passer de commentaires: même si l'on est préparé à ne pas verser dans les écueils chosifiants et auto-réalisants du misérabilisme, difficile de ne pas voir sinon la misère elle-même au travail, du moins la souffrance et l'angoisse que ces gamins vivent, comment et où ils les vivent. Thierry Maricourt a raison de rappeler que «les textes produits ont essentiellement valeur de témoignage. Ils expriment ce que leurs auteurs n'expriment jamais. Ils sont destinés à des individus qui se sentent «morcelés». L'écriture va leur servir de fil conducteur<sup>13</sup>» là où échecs, discontinuité et incohérence (au moins à leurs yeux, ce qui est déjà trop...) des apprentissages imposés ne leur permettent pas d'avoir confiance, ou de se sentir d'un seul tenant biographique pour faire face au monde qui les déconsidère.

Comment d'évidence ne pas lier, non seulement d'un point de vue théorique mais surtout en pratique, l'acte de s'affranchir par l'écriture et la nécessité que cette libération ait lieu à la faveur de relations qui ne peuvent pas être d'autorité. Ce n'est pas seulement par adhésion au credo anarchiste qu'il convient de congédier la relation autoritaire, mais bien d'abord parce que «le long travail d'affirmation de soi dans le respect des autres» est un effort qui a besoin de la confiance pour émerger et durer.

Le rapport d'autorité est violent, il peut mettre «brutalement» fin à un rapport de confiance souvent long et difficile à instaurer. Et s'il est entamé ou cassé à telle ou telle occasion, c'est chaque membre du groupe qui pourra se sentir ainsi menacé et s'imaginer que ce

12. Les mêmes thèmes qui seront repris en titre de la plaquette qui rassemble leurs écrits, après délibération de nos jeunes auteurs sur la forme à donner au recueil de leurs poèmes.

13. Maricourt, *op. cit.*

sera bientôt «son tour» d'être exclu. Souvent, si les enfants ne savent pas toujours clairement le contenu de ce qu'ils sont venus chercher à l'atelier, ils ont en revanche et toujours un désir réel de cultiver leur jardin, de s'essayer aux jeux des rimes et des mots, de pondre des histoires délirantes, de devenir journaliste-reporter pour leur quartier, bref de passer à autre chose (que ce qu'ils vivent ou entendent au quotidien dans leur famille, «au quartier», à l'école).

### Conclusion

Somme toute, si le qualificatif libertaire ou anarchiste n'apparaît ni chez Maricourt<sup>14</sup>, ni chez Laupin, pas plus qu'il ne m'est toujours clairement apparu, c'est peut-être que l'art libertaire est une pragmatique et non une idéologie et qu'à ce titre il n'a pas besoin de s'afficher et de s'imposer comme tel, pourvu qu'il ait distillé son comptant de réflexes éthiques dans des pratiques vouées sans cela au charisme, à l'autorité et aux interprétations dominantes du système dominant.

Thierry Maricourt reconnaît qu'une grande part est laissée à l'improvisation dans les ateliers qu'il anime. Pour être honnête, et abonder dans le même sens, on ne sait pas tout à fait ce qui s'y passe

vraiment, on a surtout l'intuition que s'y joue quelque chose comme une négociation difficile entre ce que les enfants désirent et ce que les conditions sociales dans lesquelles ils baignent leur permettent et/ou leur promettent. On a aussi la certitude avec lui que l'animation d'ateliers d'écriture est un combat politique et que dans ce combat, la veine libertaire a quelques longueurs d'avance, elle qui a considéré comme un point nodal de sa réflexion que l'émancipation ou la prise d'autonomie sont un prérequis homogène à la conception et à la visée d'une société sans dominations.

En attendant le Grand Texte, lorgnons donc sur le menu poétique et social que nous a un jour proposé un des participants, qui s'était pour l'occasion auto-qualifié de «cuisinier du changement» :

*Recette du changement! Quels ingrédients?  
Un large sourire fabriqué par les gens  
du quartier  
Des rues piétonnes, des lieux de silence  
des endroits où l'on pense comme on danse  
des instruments gigantesques  
à l'intérieur desquels on pourrait chanter*

**Laurent Patry**

14. Dans ses divers engagements politiques et personnels, Thierry Maricourt partage et revendique les valeurs de l'anarchisme; mais bien que ces valeurs infusent sa pratique et son analyse des ateliers, c'est davantage l'étude sociologique des manières de s'émanciper par l'écriture qui le préoccupe.